

L'ARCHE *Editeur*

FRANZOBEL

Mayerling

Traduit par
Anne MONFORT

Tous droits réservés

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

L'Arche *Editeur*
86 rue Bonaparte
75006 Paris
contact@arche-editeur.com

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

FRANZOBEL

MAYERLING, UNE TRAGÉDIE AUTRICHIENNE

Traduction d'Anne Monfort

Thomas Sessler Verlag, Vienne. Version pour la scène : Volkstheater de Vienne

« ...un peuple a toujours le deuil au cœur, quand un cruel destin lui a tout enlevé et quand seule la pitié le laisse survivre un certain temps » Helmut Eisendle

« Désespérément, l'historien se heurte à un mur de silence et à de troublant potins » Brigitte Hamann à propos de Mayerling

Personnages :

Rodolphe, prince héritier

Mary Vetsera, sa compagne dans la mort

François-Joseph, empereur, muni d'un tube de moutarde, à ses heures de loisir il recopie le dictionnaire

Sissi, impératrice, munie d'un grand carton à chapeau et d'un pèse-personne, anorexique

Madame Schratt, maîtresse de l'empereur, actrice du Burgtheater, jouée par la même comédienne que Mizzi Caspar, elle ne se déplace qu'en pas de valse

Mizzi Caspar, maîtresse de Rodolphe, poule de luxe

Le comte Hoyos, compagnon de chasse, il ne parle pas mais hurle, joué par le même comédien que Rodolphe

Loschek, valet de chambre, il parle avec un accent suisse, a des tendances homosexuelles

Brochet, cocher personnel de Rodolphe et chanteur populaire

Stéphanie, princesse héritière, femme de Rodolphe, obèse, elle prend des proportions inquiétantes, et ne cesse de manger les figurants qui observent la scène bouche bée

L'acte I a lieu dans le palais impérial, tout le monde gèle, l'acte II à Mayerling, tout le monde est en sueur, l'acte III à nouveau au palais, tout le monde gèle de nouveau.

Décor : le palais impérial est rose bonbon avec des dorures, commence à se délabrer. C'est la nudité qui domine. Mayerling par contre est un lieu plus rustique, avec beaucoup de décors en bois, des animaux empaillés, d'immenses aquariums avec des poissons-chats, par où les apparitions peuvent entrer.

Devant le rideau.

VOIX DE RODOLPHE : Mizzi ! Mizzi, tu es prête ? J'ai l'argent. 40 millions de couronnes autrichiennes. En Amérique du Sud, il paraît qu'il y a des oiseaux, des oiseaux de toutes les couleurs, des oiseaux qui parlent, aussi. L'Amérique du Sud est un parc naturel pour les oiseaux. Et il doit y avoir des volières, et des indigènes, pas des imitations. Qui gardent le parc naturel. Et tout cela, c'est notre œuvre. Mizzi. Nous vivrons là-bas comme des oiseaux, libres, anonymes, sans cérémonies – comme les sauvages. Nous volerons. Nous nous élèverons pour voir le monde en tout petit, petit, tel qu'il est vraiment. Nous chanterons.

MIZZI : Mizzi dit qu'elle ne veut pas vivre comme les sauvages. Mizzi dit qu'elle a besoin des cérémonies, des bavardages et des commérages ? Mizzi dit qu'elle avait vu les choses autrement.

VOIX DE RODOLPHE : Mizzi. Viens maintenant. En Amérique du Sud c'est tout le temps l'été. En Amérique du Sud c'est l'équilibre qui règne. Là-bas tous les oiseaux chantent parce qu'ils aiment la vie.

MIZZI : Mizzi dit qu'elle ne voyait pas les choses comme ça. Mizzi dit qu'elle ne part pas chez les nègres.

VOIX DE RODOLPHE : Mizzi, viens, sinon... Sinon je me tue.

MIZZI : Mizzi dit qu'elle reste.

ACTE I : LE PALAIS

SCHRATT, *dansant seule la valse* : Un, deux, trois, quatre. L'empereur lui-même a décidé de mettre au tronc de Joseph Haydn une tête de rechange, trois, quatre, pour qu'il se sente moins seul.

SISSI : Partir, il faut que je parte le plus vite possible. On végète en Autriche. On pourrait me voler... Qualcosa. Ici ils portent le chapeau à l'envers.

SCHRATT : Voler, l'empereur lui-même suppose, deux, trois, qu'on a volé la tête originale de Joseph Haydn.

SISSI : Dio mio. Et on grossit. Il y a des bacilles partout. Des virus. Des tiques. Imaginez, ma chère Schratt, combien de calories il y a dans une seule tique. Picolezza diavolo. ça détruit tout mes projets de régime. Il faut que je parte le plus vite possible.

SCHRATT : L'empereur lui-même m'a avoué en passant, deux, trois, que l'empereur lui-même, donc lui-même, l'empereur, lui, donc, souhaiterait un contact, trois, quatre, souhaiterait qu'on le touche, plutôt que de regretter le passé, souhaiterait une femme qui soit là pour lui, dès qu'il se réveille à quatre heures du matin, un, deux. Sa femme. Vous, Sissi.

SISSI, *pour elle-même* : Brrr, cet homme répugnant, cette brosse/broussaille qui gratte plein le visage. (*A nouveau à haute voix*) Tu per tu. Tout ce dont l'empereur a besoin, ce sont des mamelles. E cosi. Qualcosa. Le seul rêve de l'empereur, c'est de téter le sein de la république, tout l'empire des Habsbourgs est fondé sur son fétichisme de la mamelle. On ne devrait pas

dire *tu, felix Austria, nube, toi heureuse Autriche grandie par le mariage* mais par la mamelle. Toi, heureuse Autriche grandie par la mamelle. Vous n'avez qu'à regarder la galerie des ancêtres, tous avec des mâchoires qui leur permettent d'accéder plus facilement aux mamelons. Que des abrutis de la mamelle. (*imite le geste de téter*) Donc, madame Schratt, si vous tenez mon mari rivé à votre décolleté pour que votre balcon le rende heureux pendant mon absence, *dio mio*, alors c'est votre problème. Je ne veux rien en savoir. No, no, no.

SCHRATT : Oui, c'est étonnant, deux, trois, le nombre d'hommes qui commencent dans le lit de leur mère. Mais votre altérée altesse, Elisabeth, il vous aime encore. Et même si vous êtes aussi transparente qu'une radiographie. Les regards qu'il jette sur vous. Comme un radiologue face à une tumeur. Trois, quatre.

SISSI : Je le maltraite, je l'humilie, et lui, il m'aime. *Dio mio*.

SCHRATT, *en bâillant* : Quand il vous voit, trois, quatre, il tremble comme un chien qui chierait des lames de rasoir. Il a besoin de vous. Et moi aussi. Ces éternelles cérémonies impériales me tuent, deux, quatre, Dieu lui-même sait les effets du manque de sommeil. Et le pire, c'est que l'empereur est persuadé que je suis une lève-tôt. Il prétend qu'il a vu sur mes seins que je suis du matin.

SISSI : *Amica mia*. Goethe a dit que qui se lève tôt est prétentieux le matin, et idiot l'après-midi, *e vero, e tutto, et tete*.

SCHRATT : Je suis un oiseau de nuit, tous mes exploits de technique vocale, c'est le soir que je les ai réalisés. Toujours et uniquement le soir. Un, deux.

SISSI : Plus je le méprise, plus il m'aime. Et plus il m'aime, plus je le méprise. Quel cercle vicieux. Dès que je le vois, brr. Et c'est le silence partout en moi. Mon cœur se tait, mon intestin se tait, mon sang se tait, mon cerveau se tait, il n'y a que ma bile qui gargouille. Souvent je n'arrête pas de marcher dans ma chambre, dans tous les sens. *Qualcosa*. Vous savez comment il m'appelle ? il m'appelle l'illuminée. Chère madame Schratt, vous l'appréciez, non, je vois bien, vous l'aimez. Soyez tranquille, aimez-le, aimez-le souvent. Pour ce qui me concerne, vous pouvez l'aimer tous les jours.

SCHRATT (*en bâillant*) : Il méprise la nuit.

SISSI : Et je marche de long en large, de long en large. Il déteste le plus grand poète de langue allemande, il le hait.

SCHRATT : Handke ? ah oui.

SISSI : Il est insignifiant, celui-là.

SCHRATT : Justement.

SISSI : Le plus grand est évidemment...

SCHRATT : Günter Grass ? ce mongol ?

SISSI : Heinrich Heine !

SCHRATT : Un juif ? Ah bon. Un, deux. L'empereur lui-même m'a confié qu'il fallait protéger les juifs mais qu'il est pour lui inimaginable que quelqu'un les apprécie, trois, quatre. Il pense que, dans ce cas, on n'aurait qu'à proclamer la République tout de suite.

SISSI : Et je marche de long en large et de long en large. Dites-moi, très chère madame Schratt, cara mio, comment vous arrivez à avoir ce teint frais comme une rose. Moi, qu'on considère comme la plus belle femme du monde, j'ai été affublée d'une peau dure, ridée. Merda. Des crevasses. Des éruptions, j'ai toute une galerie de maladies de peau, justement maintenant, alors qu'on vient d'inventer la photographie. Effroyable.

SCHRATT (*en bâillant*) : Toute ma peau, votre majesté, toute ma peau est pour vous si vous m'aidez à détourner l'empereur de ses visites matinales. A quoi me sert mon teint, vu comme je me baffe. Un, deux, j'achète des gâteaux juste pour moi en pensant, bon, c'est mon gâteau préféré, pour le succès. A chaque bouchée, un peu d'amour. Deux, trois.

FRANÇOIS-JOSEPH (*barrissement d'éléphant enrhumé, en chaussons, vêtu d'un nouvel uniforme qu'il ne cesse de montrer*)

SISSI : Extrêmement lasse, Titania se promène dans le jardin, de-ci, de-là, pensive elle dénoue ses tresses, pendant sa promenade elle compose de nouveaux chants. (*Elle veut sortir, mais François-Joseph lui barre le chemin*)

FRANÇOIS-JOSEPH (*voix d'éléphant enrhumé*)

SCHRATT, *tétanisée* : Oh majesté, qu'est-ce que je voulais dire, c'était si beau. Et maintenant, tout a disparu.

FRANÇOIS-JOSEPH (*voix d'éléphant enrhumé*) : Toucher ! Créé spécialement pour moi, pour que je ne ressemble pas à un civil quelconque. Garde-à-vous. Il n'y a qu'une chose que j'ignore, ce que ça fait d'avoir des colonies, nous sommes un empire mondial de seconde zone, sans colonies. Nous n'avons rien conquis, je n'ai donné mon nom à rien. Pas même à Possenhofen. Pas même à ma femme. Un scandale. A ce propos.

SISSI, *regardant madame Schratt* : E cosi, le néant n'est pas aussi néantique que ça. Pour le néant, c'est même une jolie parcelle de néant, non ?

SCHRATT : Le pays de François-Joseph. Ah bon !

FRANÇOIS-JOSEPH : Seulement Corfou.

SISSI : A Corfou il faut élever un temple au plus grand poète de langue allemande.

FRANÇOIS-JOSEPH : A Günter Grass ? Ce mongol ?

SISSI : A Heinrich Heine ! Dio mio. J'ai pensé à un temple des muses avec un autel et un écrin. D'excellentes relations diplomatiques permettraient de transformer les restes mortels du crâne d'Heinrich Heine en un...

FRANÇOIS-JOSEPH : Vulgaires civils ! A propos, je ne veux pas de dispute. Par ailleurs je pense qu'il faut détruire Carthage. Rodolphe et ses châteaux en Espagne, ça me suffit. Avez-

vous déjà vu son bureau ? Ah, ah, ah. (*Il est pris d'une crise de rire telle que ses paroles sont à peine compréhensibles*) Le valet de chambre Ketterl m'a accordé la joie de le visiter. C'est aménagé comme un bordel. Ah, ah, ah. Une tente de bédouin dans l'aile des Suisses, ah, ah, ah, des tapis et des narguilés partout. (*Il rit à s'en étouffer*) Si le prince héritier s'installe un bordel au milieu du palais impérial, ah, ah, ah, je suis mort de rire.

SCHRATT : Votre majesté, pardonnez-moi je vous prie mais votre majesté l'impératrice aurait quelque chose à dire à votre majesté l'empereur si votre majesté avait la bonté d'écouter brièvement votre majesté.

FRANÇOIS-JOSEPH : C'est-à-dire ?

SISSI : Pardon, mais il est maintenant l'heure que je me consacre au mal du siècle.

SCHRATT : Je vous en prie, Majesté. Le mal du siècle ne s'envole pas comme ça.

SISSI : Le mien, si.

FRANÇOIS-JOSEPH : Et pourquoi, s'il vous plaît ? Que vous ai-je fait ? Pourquoi m'évitez-vous constamment ? Vous ai-je offensée ? Si c'est le cas, je me giflerai.
Sissi se tait.

FRANÇOIS-JOSEPH : Et pourquoi ne m'aimez-vous pas. Qu'y a-t-il ?
Sissi se tait.

FRANÇOIS-JOSEPH : N'ai-je pas comblé tous vos vœux ? Schönbrunn, le Belvedere. Que des extravagances, que des folies. Je me suis rendu ridicule pour vous. Toute la cour, toute l'Europe rit et se moque de moi, parfaitement.
Sissi se tait.

FRANÇOIS-JOSEPH : Vous ne m'aimez pas. Je le vois bien. Dès que j'approche, vous partez. Vous m'évitez. Vous ne vous laissez même pas photographier à mes côtés. Vous me haïssez. Mais pourquoi ? J'y ai droit. J'ai le droit de savoir.
Sissi se tait.

FRANÇOIS-JOSEPH : Dites-le moi. Quoi ? Qu'est-ce que j'ai fait de mal ? Pourquoi ?
Sissi sort.

FRANÇOIS-JOSEPH, à Schratt, avec un sourire : Quand ma garnison est inspirée, il est impossible de la freiner. A propos, elle a quelque chose d'inoubliable. Je l'aime. Mais à quoi bon ? C'est absurde. (*Il se gifle*) Maîtrise de soi. Permettez-moi, chère écuyère, de vous faire remarquer que cette situation a aussi des avantages. Je ne suis pas obligé d'attendre jusqu'à cinq heures du matin pour...

SCHRATT : Cinq heures ?

FRANÇOIS-JOSEPH : C'est trop tard pour vous ? Disons quatre heures et demie, alors.

SCHRATT : Quatre heures et demi ? Mais...

FRANÇOIS-JOSEPH : Quatre heures.

STEPHANIE : Pardonnez-moi.

FRANÇOIS-JOSEPH : Ma belle-fille. Qu'y a-t-il donc ? Un casse-croûte belge ? Feu !

STEPHANIE : J'aurais une demande. Concernant la famille.

FRANÇOIS-JOSEPH : Oui, je viens de me rappeler que madame Schratt doit encore repasser son rôle. Elle joue très bientôt Ophélie. Bon. Adieu, mon amour. A demain. Trois heures et demie ? Patrouille d'assaut !

(Schratt sort) Patrouille d'assaut ?

STEPHANIE : Pardonnez-moi, votre grâce, mais il y a des discrétions qui malgré toute la discrétion nécessaire ont le droit d'atteindre d'autres oreilles. Rodolphe...

FRANÇOIS-JOSEPH *(barrissement d'éléphant)*

STEPHANIE : Rodolphe...

FRANÇOIS-JOSEPH *(barrissement d'éléphant)*

STEPHANIE : Rodolphe...se saigne à blanc, il boit de l'alcool et prend de la morphine, je le jure, il s'est fait toute l'école de cavalerie et tout le mess des officiers, et le pire, c'est que, que, en dormant et en mangeant si peu, il ruine sa santé, il est trop maigre, et par ailleurs je crains qu'il ne m'aime pas. Qu'il ne m'a jamais aimée. Il dit qu'il m'a prise uniquement parce qu'il en avait assez de ces voyages-découvertes de fiancées, parce que, après les thons, les putes, les mémères et les planches à pain qu'on lui avait infligées au Portugal, en Espagne et surtout en Saxe et en Anhalt, bonté divine, il disait lui-même que ça ne pouvait pas être pire, et qu'il allait prendre la prochaine, à condition qu'elle sache faire la potiche, quelle qu'elle soit ou quoi que ce soit – et c'était moi. La princesse Stéphanie de Belgique, de Flandre et de Vanille-Lombardie. Il vient pourtant de me demander, pour que je lui prouve mon amour, de conclure avec lui un pacte de double mort. Il est barge. Il est en train de péter complètement les plombs. Est-ce qu'on ne pourrait pas, non, il faut, oui, c'est de votre devoir, il faut que vous envoyez Rudi en voyage. Qu'il parte. Je vous en prie, faites-le partir, parce qu'ici, à Vienne, il touche le fond, il se putréfie, c'est un zéro.

FRANÇOIS-JOSEPH : Mon enfant. Pourquoi êtes-vous si peu attirante, tellement dépourvue de sens de l'à-propos, et de sex-appeal ? Vous êtes une punition divine, et vous êtes énorme. Et pour Rodolphe, vous vous faites des idées. Car a priori le soldat Rodolphe ne manque de rien. A sa place, n'importe qui d'autre serait l'homme le plus heureux de la terre, car tous ses vœux seraient exaucés. Rodolphe est un ange.

STEPHANIE : Mais. Je vous jure.

FRANÇOIS-JOSEPH : Ne jurez pas. Le soldat Rudi est en pleine forme. Le soldat Rudi ravit ses inférieurs rien qu'en se montrant. Il ne les effare pas comme vous. Alors vous n'avez aucune raison de jurer. Par ailleurs, je n'ai cure de mon fils, ce civil. A sa place, n'importe qui d'autre serait l'homme le plus heureux de la terre, car tous ses vœux seraient exaucés. A

propos, c'était très beau, j'en suis très heureux. Par ailleurs je pense qu'il faut détruire Carthage. Ciao.

STEPHANIE *après une révérence* : Adieu. Elle sort.

FRANÇOIS-JOSEPH : Halte, une dernière chose. Ces derniers temps, je reçois des lettres de chantage, on me menace de révélations et de cochonneries, de publicité et de scandale. Ils exigent 40 millions de couronnes. 40 millions. Je trouve ça beaucoup. Est-ce que Rodolphe vous en a touché un mot.

STEPHANIE *secoue la tête* : Pas un mot, je le jure. Rien.

FRANÇOIS-JOSEPH : Bien, vous pouvez disposer.

STEPHANIE, *après une révérence* : Votre excellence. Elle sort.

FRANÇOIS-JOSEPH : C'est comme ça. Bon bon. Mon fils préféré, mon sujet le plus fidèle conspire avec la Hongrie, et ses nerfs sont entamés. A sa place, n'importe qui serait l'homme le plus heureux de la terre. Et lui ? Un ingrat. Qui s'abrutit.

(Loschek et Brochet se tiennent devant une porte. Loschek regarde par le trou de la serrure, Brochet est à côté de lui.)

BROCHET : On se fait baiser. On voit quelque chose ? Il l'encule ? Enculer, ça me plairait bien, mais ma femme ne veut pas, tu aurais vu sa tête. Il l'encule ? Je me fais baiser. Elle dit que son cul est trop petit. En plus elle pense que ça donne des hémorroïdes, mais je n'y crois pas. On voit quelque chose ?

LOSCHEK : Je ne sais pas.

BROCHET : Comment, tu ne sais pas ? Il se passe quelque chose, oui ou non ?

LOSCHEK : En fait il ne s'est rien passé. Ils sont couchés là, on dirait qu'ils sont morts. *Deux gisants, figés, disposés de telle sorte qu'on pense qu'il s'agit des morts de Mayerling. Tous deux sont nus, sanguinolants, immobiles. On ne se rend pas tout de suite compte que la femme immobile, apparemment morte n'est pas la baronne Mary Vetsera mais Mizzi Caspar, la maîtresse de Rodolphe.*

RODOLPHE, *se lève d'un bond* : Un rêve. J'ai fait un rêve où je masturbais ma vie. Et en retirant le bout de mon pénis, non, ce n'est pas un gland qui vient mais le sabot, le sabot d'un animal qui court, je tire, je tire ma jambe hors de moi, je tire mon corps des pieds à la tête. Et ? qu'est-ce que c'est ? Un chevreuil. Couvert de sang, plein de pus, mort. Elle sort de moi, la mort sous les traits d'un chevreuil. Mais un homme comme moi, avide d'absolu, qui veut aller au bout des choses, n'a pas peur de la mort ni du suicide. Alors ils seront tous là, encroûtés dans leurs habits de formules pieuses et de politesse raide, à s'efforcer de porter le deuil. Pauvre Rudi, gentil petit.

MIZZI, *encore grisée par l'orgasme* : Tu as toujours un regard si sérieux quand tu deviens violent. Alors tu te cabres comme un cheval, tu te heurtes à mes entrailles, et tu t'ébroues pour

que la juive Mizzi soit transportée. Maintenant Mizzi sait aussi ce que signifie cette phrase : Rodolphe est le valet des juifs. Comme quand tu galopes et que tu me chevauches, hop, hop.

RODOLPHE : Ce qu'il redoute le plus, c'est un scandale public. La mort d'un crétin, d'un crétin de Habsbourg. Ils sont tellement lamentables. Et ils sont contre l'équilibre, contre l'envol. Ils ont peur des oiseaux, ils croient aux quatre points cardinaux. Ils ne voient pas les vérités les plus simples. Ils pensent que la lune est faite de pierre et a la taille d'une assiette. En pierre ? Alors que n'importe quel enfant voit nettement que la lune est faite en glace. De la glace blanche et pure. Et il y a cinq points cardinaux.

MIZZI : Ce n'est pas les sentiments qui permettent de ressentir.

RODOLPHE : Je voudrais bien le voir, le visage échauffé par sa grande place barbue. Avec l'illuminée à côté. Trempée jusqu'au sang. Ma mère ne s'est jamais intéressé à moi. Il n'y a que son poids qui l'occupe. Peut-être que son Heini Hemmi lui dicte un poème, depuis l'au-delà. Et le porcelet belge, qui ne comprend rien à rien. Rien. Je suis marié à une femme qui n'est jamais devenue elle-même. Elle est resté fade comme un pain sorti trop vite du four. Avec un visage qui ressemble à un ventre de poisson. Et grosse. Comment pourrait-elle s'envoler ? Parvenir jusqu'à moi.

MIZZI : Avec toi, Mizzi se décompose comme un morceau de sucre dans une baignoire. Faire l'amour avec toi, c'est une prière d'enfant.

RODOLPHE : Mizzi, ma colombe, est-ce que tu crois à l'équilibre du monde ? A l'univers glacé, aux poussières d'étoiles ? Est-ce que tu crois que la lune va bientôt tomber sur terre, provoquer un déluge, et balayer et noyer tout sur terre, même nous ?

MIZZI : Mizzi dit que la question de l'existence de Dieu est une question orthopédique. Pour les gens qui ont des problèmes veineux, la vérité est un collant orthopédique. Les gens qui ont des problèmes veineux croient plus facilement en Dieu et aux collants orthopédiques. Mizzi dit que les gens qui ont des jambes en bonne santé ne croient en rien. Les gens qui ont des problèmes veineux croient aux collants orthopédiques.

RODOLPHE : Je suis en avance sur mon temps. Personne ne me comprend, on se moque de moi. Je dis que la lune est de la glace pure. Ils rient. Je parle d'équilibre, d'oiseaux, et ils rient. Quand je dis qu'avec moi l'empire des Habsbourgs touche à sa fin, ils rient. Mais rira bien qui rira le dernier, on me comprendra quand je serai mort. C'est moi qui commence la fin de siècle. C'est une véritable vague de suicides qui est en train de déferler sur nous, la lune, le déluge, la fin du romantisme. Je ne veux plus rien faire d'autre que de tourbillonner. Je veux flotter, briller. Je veux abandonner la condition humaine et ses règles. Mizzi, veux-tu être à mes côtés dans cette campagne, jusqu'à la victoire ? (L'homme moderne, celui d'aujourd'hui, se suicide.)

MIZZI, *soudain dégrisée* : Mizzi n'a jamais cru à l'idée reçue comme quoi les putains ont un cœur d'or. Votre majesté, Mizzi a couché pendant des années avec cinq hussards de la garnison, elle ne s'est pas fait passer dessus par des armées de jeunes volontaires, de lieutenants, d'officiers et de généraux et par vous pour quitter volontairement le grand luxe et retomber. Dans le néant.

LOSCHEK : Quand on pense aux millions de causes de morts qui existe, on peut s'étrangler avec un bounty, ou avec un bonbon krema ou avec une barre granny, un morceau de toblerone, un tampax, une rampe d'escalier, un quality street, une patte de faon

RODOLPHE : de faon ?

LOSCHEK : Pour n'en cité que quelques uns, et on peut aussi être abattu par une soupe de poulet, un couvercle de plat, une bouteille de déo, un chiffon ou une bouteille de bon riesling, ce qui serait dommage, ou bien par un carrosse, une femme de ménage qui vous vouvoie, un bocal de cornichons, ce qui serait un peu moins dommage, un petit faon mort.

RODOLPHE : un faon ?

LOSCHEK : En tous cas il y a des millions de possibilités qui correspondent à une possibilité de zéro virgule zéro un, ce qui fait en tout, quand on les additionne, exactement un

RODOLPHE : Hein ?

LOSCHEK : Qu'il arrive quoi que ce soit, d'un point de vue statistique nous sommes morts. Et qu'un mort provoque sa propre mort, ça ne peut pas être un péché, ça se comprend, non ?

RODOLPHE : Espèce de gamin. *(Il commence à écrire)* Ma chère Stéphanie, ma chère femme. Au fond, ma vie est faite de tentatives. Mais peut-être vaut-il mieux mourir en n'étant rien que sombrer en raté. Mon existence ne te tourmentera pas plus longtemps. Prends bien soin de Erzsi, la seule chose qui reste de moi. Embrasse-la, et quand elle sera plus grande, parle-lui de moi, dis-lui : « ton père était incapable de faire mieux ». Dis-lui : « ton père ne voulait que le bien ». *(Il pleure)* Dis à Erzsi que son père n'était pas un mauvais homme.

MIZZI : Pourquoi as-tu épousé Stéphanie alors que tu la méprises ?

RODOLPHE : Parce que j'ai senti que je descendais la pente. Les excès perpétuels, l'alcool, la morphine, les putes. J'ai pensé que ça n'arrêterait pas ça mais que ça freinerait, qu'au moins ça freinerait.

LOSCHEK : On connaît la chanson. *(Il met la main tient immédiatement la main devant sa bouche. Les autres le regardent quelque peu indignés.)*

RODOLPHE : Lochi, apporte-nous du champagne, du cognac et de la marijuana. Et dis au petit qu'il doit venir chanter quelque chose.

MIZZI : Il n'est même pas capable de se beurrer une tartine. En politique, Mizzi ne connaît que ce qu'il y a dans *Gala* et *Voici*, mais qu'on a besoin du prince héritier si les choses doivent changer, que les pauvres aient une chance de...

RODOLPHE : Mizzi. Personne ne me prend au sérieux. Je suis comme une aiguille de boussole, de quelque côté qu'on me tourne, je montre toujours le même endroit, toujours la mort, la mort, la mort. Il faut regarder le cycle de l'eau. La glace fond au soleil. Tout se glace ici. Je n'ai qu'un seul souhait, Mizzi. Si tu ne m'accompagnes pas, alors je prends une admiratrice.

MIZZI : Une jeune conne.

RODOLPHE : Qu'est-ce que je suis maigre. Je suis l'être le plus maigre que je connaisse, un vrai clou. J'ai besoin d'une aide-mourante, sinon la mort va m'engloutir. Je suis le couteau et elle est la plaie, je suis le pilori, elle est l'injure, je suis le soufre, elle est le feu, je suis la balle, elle est le coup de feu.

BROCHET (*chante*) : paf, paf paf, paf paf, paf, même le plus fort ça le fracasse. Juste un, juste un seul coup, et plus rien, c'est tout, c'est la fin, le médecin de famille dit : au niveau de la tempe gauche il y a une perte liquide de substance large de cinq fois trois centimètres, autour duquel les cheveux sont brûlés. Il s'agit très certainement d'une ouverture provoquée par un projectile unique. Le trajet de la balle a traversé le cerveau et s'est arrêté deux centimètres au-dessus de la sortie à droite dans l'oreille. Les aller-retours de la balle ont pulvérisé le crâne. Paf, paf paf, paf paf, paf paf, même le plus fort ça le fracasse. Juste un, juste un seul coup et plus rien, c'est tout, c'est la fin. Paf paf. Paf paf. Paf paf. Paf paf. Paf paf. Paf paf.

(Autre chanson possible : gémir, gémir, gémir, gémirgémirgé, on gémit ici, on gémit là, on gémit tout le temps, gémit ici, gémit là. Gémir est la plus belle chose au monde, gémir ici et gémir là. Gémir, gémir, gémir, gémirgémirgé, on gémit ici, on gémit là, on gémit tout le temps, gémit ici, gémit là...)

STEPHANIE : Et tout d'un coup, pendant que j'urinais, mon vagin s'est mis à brûler, je me suis réveillée en pleine nuit en déversant un flux jaune. J'ai tout de suite compris ce que ça veut dire, Rodolphe m'a contaminée en se branlant. Et voilà ces petites bestioles, que Rodolphe appelle les gonocoques qui grouillent sur mon corps pour me manger toute entière.

SISSI : Certaines femmes sont des panthères, d'autres des caniches, cara mio.

STEPHANIE : Ces bestioles ont envahi tout mon système stéphanien, elles se sont nourries de la circulation de mon sang, ont occupé toute Stéphanie, toute ma chair. Une fois. Une seule fois, si je l'attrape avec une traînée, je l'écrabouille.

SISSI : E cosi. Les unes se font sauter et les autres jamais. Comment une femme peut se laisser infliger ça, de se faire sauter et rabaisser au rang de caniche ? Parce que les hommes pourraient bien se coudre les urètres. E cosi. Une grossesse modifie tout le corps. Même la peau. Poussez, crient les sages-femmes. L'enfant vous fait sortir les tripes jusqu'à la langue, on vomit tout ce qu'on peut, les seins explosent, et cet horrible « pousser », cette terrible angoisse. Poussez, crient les sage-femmes. Redoutable. E cosi.

STEPHANIE : Je ne pourrai plus jamais être enceinte.

SISSI : Buon giorno ? Qu'est-ce que vous dites ? Quelle chance vous avez.

STEPHANIE : J'ai la blennorragie.

SISSI : la gono quoi ?

STEPHANIE : Un petit casino. La chaude pisse.

SISSI (*recule aussitôt*) : La chaude pisse ? Buena sera. Comment pouvez-vous vous laisser aller à ce point-là ? C'est contagieux. Il faut que je parte en voyage. Tout de suite. Adio.

STEPHANIE : Mais ce n'est pas contagieux, du moins pas que je sache.

SISSI : Qu'est-ce que vous en savez ? Si j'attrape une septicémie.

STEPHANIE : Bien sûr.

SISSI (*son carton à chapeau à la main*) : Admettons que je transporte ici un objet que je veuille mettre sous vide, et vous arrivez avec vos enfoirées de bactéries.

STEPHANIE : Qu'est-ce qu'il y a en fait dans ce carton ? Un torpilleur de bas-ventre ? Ça sent un peu les fraises pourries au camembert.

SISSI : Hop là. Il s'agit de séduction. Oh la la. E cosi. C'est justement les femmes mariées qui sont les premières à partir à l'étranger parce qu'elles ont besoin des applaudissements, des bravos. Mais honte à vous, ce n'est pas un point de vue digne de ce nom. D'accordo. Regardez-moi. Parfois je marche dans ma chambre de long et large de long en large et de long en large.

STEPHANIE : Maintenant je sais. La tête.

SISSI : Je vais de long en large et de long en large. Quelle tête ?

STEPHANIE : La tête volée de Haydn, Joseph.

SISSI (*troublée, ouvre le carton, regarde à l'intérieur, puis, d'un ton décidé*) : Non, ce n'est pas Haydn. No, no, no. Qu'est-ce que vous vous permettez au juste ? Honte à vous, personnage vulgaire. Honte à vous !

STEPHANIE : Pourquoi vous braillez tout d'un coup ? Je...

SISSI : Partir. Il faut que je parte d'ici, on devient fou et gros. Tout le monde ici ne cesse de manger. Qualcosa. Soit ils engloutissent des salades de pommes de terre comme s'ils étaient des sacs en papier, soit ils racontent n'importe quoi sur les têtes coupées, les patates et la baise. La baise est une autre forme du vomissement.

STEPHANIE : Qu'est-ce qu'elle a, cette petite truie, à glousser de façon aussi ignoble ?

MARY : Pardonnez-moi.

SISSI : La Vetsera.

STEPHANIE : Et alors.

MARY : Je ne peux pas me laisser submerger. Mais j'ai appris à glousser joliment. Le gloussement est l'état naturel de toutes les jeunes femmes. J'ai appris à me tenir. La comtesse Larisch a dit.

STEPHANIE : Qu'est-ce qu'elle a dit, la comtesse Larisch ? cette gourde ?

MARY : Qu'il est ici aujourd'hui. Je tente de l'approcher, tous les jours je tente d'attirer son attention mais il ne m'a même pas remarquée, il ne sait pas mon nom. Comme je suis excitée.

SISSI : Qui ?

MARY : Le prince héritier.

STEPHANIE : Elle veut attraper la blennorragie.

SISSI : Donc c'est contagieux finalement?

MARY : Un battement de cœur traverse mon corps et ne s'intéresse à rien d'autre qu'à lui. Quand je pense qu'il va et vient chaque jour dans ces grandes salles, c'est un mot étranger qui me vient à l'esprit, un mot grec. J'ai appris à me tenir. L'euphorie. L'euphorie, ça doit être ça.

STEPHANIE : Ou la bêtise.

SISSI : Si cette chaude-pisse est contagieuse, je vais tout de suite me mettre à l'abri. Moi et ma tête.

Elle veut sortir mais se heurte à Rodolphe, qui se précipite à l'intérieur.

RODOLPHE : Quoi ?

MARY : Beau. Il est plus que beau, il est vraiment séduisant. Sa vivacité. Sa sensibilité. Et si romantique. Si sentimental. Quand je le vois, je veux m'avilir, me vendre, me souiller.

RODOLPHE : J'ai couru deux heures et je ne viens de revenir que quand mes mains se sont gelées dans mes poches. Qui est-ce ? Ce visage. On se connaît ?

MARY : Vous m'avez remarquée ?

RODOLPHE : Remarquée ? Vous êtes pour moi une horrible fatalité, envahissante et surévidente. Au théâtre vous fixez ma loge pendant des heures, pendant les courses de chevaux et les expositions, vous me faites passer des lettres d'amour. Pendant les bals vous me guettez pour m'envoyer des boulettes de papier, me lancer des petits cailloux.

MARY : Vous m'avez vraiment remarquée ? Tous les jours des centaines de jeunes filles se jettent dans le Danube uniquement par amour pour le prince héritier, elles se jettent du haut de la cathédrale saint-Etienne, elles se pendent avec des trucs en corde mais moi, il m'a remarquée.

RODOLPHE : Les biscuits apéritifs. Les jeunes filles sentent les biscuits apéritifs. Elles dérangent l'équilibre, il faut que j'aie tout de suite voir mon père. Maintenant je sais ce que je veux lui dire.

SISSI : L'empereur ? Faites-lui part de mon mépris. Eternuez-le bien. *(Elle imite la trompe d'éléphant.)*

MARY : Il n'y a aucune possibilité, malgré tout ? Mon cœur bat comme un fou. Ma bouche se dessèche, mes mains tremblent. Me voici.

STEPHANIE : Ah ah. Vous le dévorez des yeux tandis que vous mouillez entre les jambes.

MARY : Mais je suis amoureuse, tellement amoureuse. Ma mère veut que je parte à l'étranger, dans un cloître, elle me menace de m'y enfermer si cette folie n'a pas une fin. Elle ne sait pas ce qu'est l'amour. Toutes mes pensées sont concentrées uniquement sur ce prince héritier. Mon cœur bat. Je n'arrive plus non plus à manger, à faire quoi que ce soit, parce que le prince héritier m'envahit. Je ne peux que rêver de lui. Rêver qu'il me touche, qu'il met sa langue dans la fente de mes lèvres, dans le brillant de mon orifice.

STEPHANIE (*la gifle*). Ça suffit maintenant. Espèce de pute de jardin. Moi. Moi je suis sa femme et basta.

MARY : Excusez-moi. (*Elle pleure*) J'ai appris à me tenir, j'ai appris à glousser, pas à pleurer, toute mon éducation-. Toute mon éducation.

SISSI : Allons, venez mon enfant. C'était mesquin, ça.

RODOLPHE : Ce n'était pas contre vous personnellement, ce n'était pas pour ça.

MARY : Mais (*elle hurle*) moi. Ma mère dit qu'on doit penser à son avenir mais je sais que je vais bientôt mourir. Regardez ma main, ma ligne de vie qui s'interrompt, là. Brusquement. Ça veut dire une mort prématurée que ça veut dire. Je ne vais pas tarder à mourir. Je suis peut-être déjà malade.

RODOLPHE : C'est intéressant. Là. (*Il lui donne un papier*). Mayerling. Pour que vous sachiez à quoi ressemble une compote d'abricot qui écoute de la musique folklorique toute la journée.

MARY : Vous êtes trop bon. (*Elle sort*).

STEPHANIE : Salope. Comme si ça ne suffisait pas qu'il coure les putes, il faut maintenant qu'elles lui tournent autour à la cour, au grand jour ? Ces créatures insignifiantes et en mal de baise. Comme des mouches autour d'une merde. Qu'est-ce qu'elles ont ? Elles sont jeunes ? Et alors. Belles ? Et alors. Intelligentes ? Peu importe. Vous êtes une femme mariée ou quoi ?

SISSI : C'est peut-être lié à l'hérédité. Peut-être qu'elle lui vient de moi, la folie, ce dessert du cerveau. Pourquoi ? Ce qui est sûr, c'est qu'il y en a toujours un qui part s'exciter, jusqu'à ce qu'on trouve un antibiotique pour le soigner. Peut-être sommes-nous, la famille Wittelsbacher, toute une race d'excités. Pourquoi ? Je veux dire, Louis, le brûlant roi de Bavière, on l'a retrouvé avec un cadavre d'homme sur la rive du lac de Starnberg nu, mort, plein de sang et de sperme. E si. Et je me promène partout avec la tête de Heinrich Heine. N'ayez pas peur, elle n'est qu'en papier mâché. Peut-être que Rodolphe est lui aussi pazzo ?

RODOLPHE : Lorsque je vois une jeune fille malheureuse, j'ai la plus grande envie de la rendre heureuse.

STEPHANIE : Alors regarde-moi, pour une fois.

SISSI : Pazzo. Je suis sûrement être malade. Un accès de folie trouble sûrement mon cerveau. E si. Parfois je marche dans ma chambre pendant des heures de long et large de long en large et de long en large. Aucun médecin ne me prescrit quoi que ce soit. Je marche de long en large et de long en large.

RODOLPHE : Il faut que j'aïlle tout de suite voir l'empereur, il faut que je lui parle, il faut qu'il m'écoute. Je suis plein de confiance en moi.

SISSI : Tu es son fils.

STEPHANIE : L'empereur a dit qu'il recevait des lettres de chantage.

SISSI : Des lettres de chantage ? A quoi sert la censure ? Porque ? C'est la raison de la censure, qu'on ne puisse pas nous faire chanter.

RODOLPHE : A qui en a-t-il parlé ?

SISSI : Quoi ?

STEPHANIE : A moi. Vous êtes au courant ?

SISSI : Parfois je marche dans ma chambre de long en large en espérant que je ne suis pas encore devenue folle.

RODOLPHE : L'empereur est mon père, et si quelqu'un avait le faire chanter pour 40 millions de couronne, alors c'est moi, son fils unique, qu'il laisse se consumer comme un copeau de bois. Mais maintenant c'est fini. Je ne peux pas supporter ça plus longtemps. Il faut que je lui parle avant que la lune ne s'écroule sur la terre. Sinon, l'Europe va encore tomber dans les bas-fonds, espèce de poisson.

BROCHET (*avec balai*) : Espèce de poisson. Espèce de poisson, tu es une vision du monde. Fragile, et qui ne convient pas à la majorité. Toi, toi, poisson, tu es comme Dieu un être unique. Poisson, espèce de poisson, Loschek te traite de nid de poussière. Espèce de poisson tu nais de rien, de l'air, d'une pure matière insignifiante. Il n'y a plus d'indifférence, plus de rien, le rien est poisson, il n'annihile rien, il poissonne. Saperlipopette. Je m'engueule. Espèce de poisson, on te produit dans les nombrils. Si je soulevais tout le poisson monarchique, cela pourrait un jour enrichir mes petits-enfants. Empaqueté, étiqueté imperméable à l'air. Le poisson François-Joseph. Espèce de poisson, on ne t'utilise pas.

FRANÇOIS-JOSEPH (*avec un cigarillo Virginier*). Ah. Ah ah. C'est une manœuvre. Il faut que je meure, c'est pour moi le seul moyen de quitter ce monde en gentleman. Ah. Et ce « testament », c'est giustamente mon fils qui l'a rédigé ?

MIZZI : Ça et le reste. Mizzi dit qu'il voulait se (*fait un signe pour se suicider*) avec elle. Tout d'un coup, comme un cheveu sur la soupe, il a demandé à Mizzi si elle avait peur de la mort. Mais Mizzi est jeune, se suicider, ce serait encore trop. Sa réputation serait ruinée. Pour toujours.

FRANÇOIS-JOSEPH (*Trompe d'éléphant*) : Rodolphe est un colossal imbécile. Mon fils, est un extravagant imbécile imbécillisé.

MIZZI : Mizzi dit que, quand sa mère a dit à son fils qui a mangé la tartine de confiture de sa petite sœur, tu n'as pas honte, maintenant c'est une autre honte pour Mizzi d'avoir livré Rodolphe à son père. Majesté, il n'a pas vraiment pris au sérieux l'écriture du testament. Il l'a donné à Mizzi pour qu'elle le détruise. Mais le chef de la police sait que Mizzi fait de temps en temps des dons d'argent aux socialistes.

FRANÇOIS-JOSEPH : A propos. Elle travaille dans quoi, mademoiselle Mizzi.

MIZZI : Dans la viande.

FRANÇOIS-JOSEPH : Elle est bouchère ? Elle fait les petites saucisses fraîches qu'on trempe tous les jours dans la moutarde ?

MIZZI : Mizzi a déjà eu affaire aux saucisses, aussi avec la trempette et la sauce, mais ce n'est pas Mizzi qui les découpe, elle les frotte seulement. Frotter jusqu'à ce que ça gicle.

FRANÇOIS-JOSEPH *la regarde.*

MIZZI : Euh oui. Mizzi est un être instinctif. Elle a l'impression que Mizzi est poussée par une autre Mizzi. Une Mizzi qui dit à Mizzi ce que Mizzi doit faire. Cette fois Mizzi a dit à Mizzi que le chef de la police a dit à Mizzi que Mizzi Mizzi que Mizzi doit vous prévenir que Rodolphe est en danger.

FRANÇOIS-JOSEPH : Mizzi, Mizzi. Assez de Mizzi. Mais pourquoi Rodolphe veut se tuer d'apertutto avec une coupeuse de viande, ça reste un mystère pour moi. oui oui. Quand j'étais jeune, j'ai grâcié un boucher. Et pour me remercier, il m'a dit, Majesté, je sais de quoi je parle, ne mangez jamais de pâté de foie, au nom du ciel. Je sais ce qu'il y a dedans. Il me dit ça. Pour me remercier il me gâche l'envie de manger du pâté de foie. Jamais plus je n'en grâcie un. Jamais plus.

MIZZI : Rodolphe est un toast cramé, il faut le gratter longtemps. Pardonnez-moi.

RODOLPHE : Liberté ! Liberté ! Longue vie à l'Autriche !

MIZZI : C'est Rodolphe. S'il vous plaît, il ne doit pas voir Mizzi ici.

FRANÇOIS-JOSEPH : Aux ordres. Dehors, ici. Par la porte de derrière. Vite.

MIZZI : S'il vous plaît, il a besoin de votre aide. De son père.

RODOLPHE : Liberté ! Longue vie à l'Autriche ! L'espoir de l'équilibre !

(La scène suivante doit être jouée ainsi : François-Joseph reste assez peu impressionné, peut-être manipule-t-il des timbres, un chemin de fer en modèle réduit, ou bien il prend un bain, se déshabille sans la moindre gêne, pisse dans l'eau, etc, pendant que Rodolphe tempête autour de lui.)

FRANÇOIS-JOSEPH (*l'imité*) : Liberté ! Liberté ! Trésor, c'est fini, l'époque où on courait partout en criant « liberté ». Qui vous a perverti non plus ultra ?

RODOLPHE : Je suis innocent. Pendant des années vous pris des prétextes pour contrôler ma merde. Vous m'avez suivi en douce, et avez contrôlé mon pot de chambre. Et arrêtez de m'appeler « trésor ». Je ne suis pas votre trésor.

FRANÇOIS-JOSEPH : Trésor.

RODOLPHE : J'aimerais bien être courageux, mais je suis lâche. Lâche et prudent. Et c'est pourquoi je comprends notre situation. Nous sommes un principe dépassé, une époque péimée depuis longtemps. Bientôt il n'y aura plus que des présidents qui s'appuient sur la majorité.

FRANÇOIS-JOSEPH : La majorité ? C'est quoi la majorité ? La majorité est un non-sens, trésor. Si je l'ordonne, la majorité se tue par amour pour moi. Avec du monoxyde de carbone, si je le demande. A propos. Inspirer du monoxyde de carbone est relativement indolore. Il faut faire attention à ne pas être découvert trop tôt.

RODOLPHE : Longue vie à l'empereur ! La lumière est descendue sur moi. Excellence impériale, nous devons mettre cet état sur d'autres rails, sinon nous n'allons pas tarder à le laisser croupir. Ce n'est pas mon rôle, mais je suis clairvoyant. La lumière s'est abattue sur moi.

FRANÇOIS-JOSEPH : Un homme convenable n'a pas de visions, trésor. Seuls les lâches, les hommes aux abois ont des visions. Il faut les pendre ! A propos. La pendaison est une méthode rapide, relativement irréversible. Mais il faut faire attention, il paraît qu'on a des pollutions, comme une bite qui découle.

RODOLPHE : Qu'est-ce que c'est que cet uniforme, en fait ?

FRANÇOIS-JOSEPH : C'est chic, non ?

RODOLPHE : Redoutable. On les a sûrement conçus pour rassurer l'étranger, pour montrer que nous sommes un pays qu'il ne faut pas prendre au sérieux.

FRANÇOIS-JOSEPH (*trompette d'éléphant*) : C'est mignon. L'esprit autrichien est intégralement chrétien, et le destin a décidé qu'il resterait chrétien. J'ai entendu qu'on vous traitait de valet des juifs, trésor.

RODOLPHE : On ne peut pas toujours être encore plus sage que les autres le voudraient. Nous sommes l'Europe. Nous sommes suspendus comme un thermomètre à une fenêtre, on nous regarde, nous, justement nous, n'avons pas droit à la corruption. Nous sommes un feu follet libre, un symbole national. Majesté impériale, vous ne voyez pas les signes ? Vous ne voulez pas les voir ? Toute l'Europe.

FRANÇOIS-JOSEPH : Le plus important devoir du soldat est de faire le salut militaire. Le plus important devoir d'un empereur et d'un père est de ne rien faire.

RODOLPHE : Plus j'attends, plus il me semble évident que rien ne se passe. Les nations sont dégénérées. Nous mettons le cap sur un grand accident. Et pas à moitié, tout le monde commence à s'énerver.

FRANÇOIS-JOSEPH : Je ne sais rien de tout cela.

RODOLPHE : Vous ne lisez que les passages soulignés en rouge qu'on vous donne. Vous n'êtes pas informé. Vous ne connaissez pas le peuple. Pourquoi avez-vous tellement chaud ? Parce que vous êtes bien isolé.

FRANÇOIS-JOSEPH : Peut-être. Mais je sais par exemple qu'un certain prince héritier voulait se faire un lavement pour lâchement quitter la vie avec une certaine Maria Caspar, travaillant dans la boucherie. Avec du cyanure. Du poison ? Alors que je recommande toujours les somnifères. A moins que vous n'ayez peur que votre main vous trahisse ?

RODOLPHE : Avec Mizzi ?

FRANÇOIS-JOSEPH : Une vile bouchère, sans noblesse, qui se gorge de mots comme une folle.

RODOLPHE : On m'espionne ?

FRANÇOIS-JOSEPH : Et si c'était le cas ?

RODOLPHE : Se suicider ce serait accepter un état de fait. Je n'ai pas autant de bonne volonté. Voilà la confiance d'un père à son fils. Est-ce qu'on espionne aussi les Allemands ? Est-ce qu'on sait que les Allemands ont fait un pacte d'alliance mutuelle avec les Russes ?

FRANÇOIS-JOSEPH : C'est en regardant les Russes qu'on se rend compte que le temps passe.

RODOLPHE : Les Russes ne feront de nous qu'une boucher.

FRANÇOIS-JOSEPH : Les Russes sont prévisibles. Les Russes manquent d'esprit. Une alternance très facile à prédire de cheveux et de calvitie. Lénine chauve, Staline cheveux. Khrouchtchev chauve, Brejnev cheveux. Andropov chauve, Tchernenko cheveux. Gorbatchev chauve, Eltsine cheveux, Poutine chauve. Chez les Russes on sait toujours ce qui va suivre.

RODOLPHE : Je dois me retenir pour ne pas vous dire en face ce que je veux vous dire en face. Vous ne m'écoutez jamais. Je suis votre fils qui n'est pas encore né. Espèce d'excroissance, vous avez empêché que je naisse jusqu'au bout. A peine la tête était sortie, vous vouliez déjà la trancher. Vous voulez ma mort. Vous en faites des kilos comme Dieu avec le Christ.

FRANÇOIS-JOSEPH : Pardon ? Trésor. Nous avons une autre belle tradition, celle de la mise au point discrète. A propos : donc, nous sommes à nouveau d'accord. C'était très agréable. Ça m'a fait très plaisir. Par ailleurs, je suis d'avis qu'il faut détruire Carthage. Ne l'oubliez pas.

Acte II

(Loschek et Brochet debout derrière une porte. Loschek regarde à travers le trou de la serrure, Brochet est à côté, donne à manger à un chien.)

BROCHET : Tout gouvernement sous lequel on vit bien est un bon gouvernement. Ici commencent et s'arrêtent mes convictions politiques. On voit déjà quelque chose ? Il l'encule ? Enculer, ça me plairait bien, mais ma femme ne me laisse pas faire. Je me fais baiser. Tu aurais vu sa tête quand je lui ai demandé. Elle dit que son cul est trop petit. En plus elle pense que ça donne des hémorroïdes, mais je n'y crois pas. On voit quelque chose ? Dans ce cas-là, tous les Suisses ont sûrement des hémorroïdes. Ma femme dit aussi qu'elle n'a pas besoin de se faire enculer par un catholique, par ce que ce n'est pas indispensable pour lui. Elle dit que c'est comme mettre de la chaux sur les œufs de Pâques. Avec un calviniste ou un luthérien d'accord, parce qu'ils ne peuvent pas se confesser. On voit quelque chose ?

LOSCHEK : Je ne sais pas.

BROCHET : Comment, tu ne sais pas. Tu as de la merde dans les yeux ? Il se passe quelque chose, oui ou non ?

LOSCHEK : Je m'en remets complètement à toi.

MARY : Tu vois ma main, cette ligne qui s'interrompt brusquement, ça signifie que je n'ai plus longtemps à vivre. Je vais me refermer d'un coup et quelqu'un va me lécher. La mort. Bientôt je serai la putain du papa.

RODOLPHE : Avant j'ai beaucoup réfléchi à la mort par balle, et je suis tombé dans les désespoir. Souvent. En hiver la mort se voit moins, pas de pêches ni de reines-claude pour vous retenir. On s'effondre dans le duvet d'un long sommeil, des plumes noires pèsent sur les yeux. *(imitant François-Joseph)* Par ailleurs, je suis d'avis qu'il faut détruire Carthage.

MARY : C'est triste d'un certain côté. Moi, la putain du papa.

RODOLPHE : Depuis que je suis enfant, je suis surchargé, moi, Rodolphe François Charles Joseph, prince héritier et successeur de l'empire d'Autriche, prince impérial de Hongrie et de Bohême, de Lombardie et de Venise, de Dalmatie, de Croatie, de Slovénie, de Galice et d'Illyrie. Archiduc d'Autriche. Chevalier de la Toison d'Or et commandant du régiment numéro 19. Mais j'ai grandi tellement vite que j'ai des douleurs dans les os. Et qu'est-ce que je suis aujourd'hui ?

MARY : Je t'aime. J'ai appris à m'habiller comme il faut. J'ai appris à consoler. Et je ne glousserai jamais plus. Rodolphe, c'est toujours mouillé et chaud quand l'amour grandit.

RODOLPHE : Je suis un néant, et on ne peut plus rien faire pour moi. J'ai rêvé d'oiseaux et de liberté. J'ai attendu que mon immense position abdique en ma faveur et me laisse voler. Mais rien. Le vieux hibou ne bouge pas. Il rit tout en étant assis en plein milieu. Nous nous haïssons courageusement. Il ne va plus me confier grand-chose.

MARY : Je t'aime.

RODOLPHE : Prieras-tu pour moi quand une pellicule sombre se posera sur mes yeux comme du vernis? Prieras-tu pour moi quand je serai mort ?

MARY : Mais, mon idiot chéri, tu ne seras pas seul à être mort. Si tu m'accompagnes, je t'accompagnerai. Je mettrai ma robe en crêpe de chine et prendre avec toi une chaude respiration, faire taire mon sang et me transpercer avec toi dans une autre dimension. Dans tout ce que tu fais, je serai de la partie.

RODOLPHE (*très tendrement*) : Ta bouche, Mary, est comme une cerise, trempée dans du punch, , et tes yeux sont comme des noix dans un gâteau. Ta peau une crème à la vanille peu avant la cuisson. Et le souffle de ton nez est une odeur de boulangerie. Tes cheveux, Mary, sont comme une brioche glacée. Rien que ton cou est un dur rayon de miel sur le pain blanc de tes seins. Rien que ces jambes éhontées, du beurre !, longues et blanches dans la sève et le bois. Comme des glaçons pour mon corps surchauffé. Et entre elles. Sais-tu que je rêve qu'il y ait entre elles une baguette fourrée aux rollmops et que j'aille la chercher avec mes lèvres.

BROCHET : Excusez-moi.

RODOLPHE : Brochet ? N'ai-je pas dit à Lochi qu'il ne laisse entrer personne dans mes appartement, personne, même l'empereur en personne ? Pas même si la lune ne tombe.

BROCHET : Excusez-moi. J'ai du user de mes deux mains pou convaincre Loschek.

RODOLPHE : Qu'est-ce qui se passe ?

BROCHET : A l'extérieur. J'ai vu quelque chose glisser. Quelque chose a glissé. Quelque chose glissa. Quelque chose est glissé. Quelque chose qui n'est ni le prince Coburg, ni le comte Hoyos, ni un invité pour la chasse. Quelque chose qui me semble très allemand. Plus allemand que les Allemands, en fait. Sa façon de se glisser. Seuls les Allemands glissent ainsi ainsi.

MARY : Il est glissé ?

BROCHET : Le baronne, enculer. Et poisson. Excusez-moi.

RODOLPHE : Et alors ?

BROCHET : Et parce que Majesté sache aussi que les bavardages me touchent aussi, on papote que le prince héritère a Bismarck et les autres giustamente Allemand dans leurs intentions prussiennes excessivement surglissées. Et si ça glisse.

RODOLPHE : Quoi ?

BROCHET : Que d'après les potins qui me touchent, moi et mon intérieur, en passant, le prince héritier a horreur de tout ce qui est allemand, qu'après chaque poignée de mains, il est obligé de se laver les mains avec de la limonade Almdudler. Qu'après chaque conversation il se frotte les oreilles de Sachertorte. Les boches seraient aussi au courant des glissades suicidaires du prince et que ça le fait particulièrement délirer d'enculer, pardon, de se coucher avec des jeunesses dans un pavillon de chasse pour un trip suicide.

RODOLPHE : Ça suffit maintenant. Qu'il se taise aussitôt, l'insolent. Vampire. Chat-huant. Vieille chevêche.

BROCHET : Excusez-moi. Mais les ombres qui glissent autour de la maison. Je pensais qu'il vaudrait mieux que votre prince héritière parte tout de suite de Mayerling afin que les troupes nuit et brouillard de Bismarck ne vous abattassent pas et que demain au petit matin le valet de chambre Loschek vous trouve vidé de votre sang suite à un soi-disant suicide.

RODOLPHE : Dehors ! Guili guili.

BROCHET : Excusez-moi. (*Il sort*).

RODOLPHE : Ce Brochet voit des fantômes. Premièrement Bismarck ne me prend pas du tout au sérieux, que je sois mort ou en vie lui est complètement indifférent, et deuxièmement il aura vu la sage-femme ou un garde-forestier, l'animal.

MARY : J'ai appris à rester polie, à ne pas glousser, mais est-ce vrai qu'il y a une autre qui ?

RODOLPHE : Pourquoi ? Qui commence à parler de se tuer ?

MARY : Alors tu ne te tuerais pas pour nous ? Sommes-nous venus pour rien de Vienne à Mayerling. Ai-je donné trop tôt ma lettre de congé à la Larisch ? Alors tu ne m'aimes pas du tout ? Tu n'est pas romantique, sache-le. Tu me prends pour n'importe quelle gamine exaltée ? Tu ne te rends pas compte du destin, de la généreuse fatalité qui nous a réunis comme deux directions dans un virage. Tu es aussi mort que ceux que tu condamnes. Et tu vis empaillé au milieu de tes morts. Toi aussi tu es un crétin de Habsbourg. Sache-le.

RODOLPHE : Mary. Mary, calme-toi. Les mots sortent de ta gorge comme un torrent.

MARY : Parce que c'est vrai.

RODOLPHE : Bien sûr tu le mérites.

MARY : Prouve-le.

RODOLPHE : Comment ?

MARY : Faisons-le tout de suite. Ici et aujourd'hui, maintenant, tout de suite.

RODOLPHE : Quoi ?

MARY : Je veux mourir. Maintenant. Je veux que le monde entier voit pour quel amour ils ont quitté le monde. Parce qu'ils s'affectionnaient tant mais ne pouvaient vivre ensemble, parce que la société exigeait d'eux qu'ils renoncent à leur amour, mais qu'ils s'affectionnaient tant, ils ont pris une décision contre cette société, cette vie, cette exigence, ces contraintes et ce monde, pour eux, pour leur affection, pour leur amour. Ce serait romantique. Ce serait un vrai coup.

RODOLPHE : Mary, ta tête est embrumée, très théâtrale. Il nous faut tenter de vivre notre époque malgré les horloges qui, partout, sont arrêtées. Premièrement je crois que chacun a

emmagasiné en soi sa façon de vieillir. Deuxièmement nous n'avons pas la moindre raison. Et troisièmement pas d'arme. A moins que nous ne sautions de plain-pied par la fenêtre et n'attendions de mourir de froid.

MARY (*sortant un revolver*) : Et ça ? C'est quoi ?

RODOLPHE : Donne ça. Mary !

MARY : Regarde. Une belle folle de cette société. A l'extérieur, séduisante et gloussement, mais à l'intérieur un être désespéré, dévasté. Bien élevée et robe en crêpe de chine, mais pas dans le cerveau. Le cerveau est nu et sauvage. Le cerveau rêve de désert, de danses, d'arracher les parties du corps qui abritent la douleur, le désir.

RODOLPHE : Mary ! Tyto alba. Ma chouette effraie. Mary, pose ça.

MARY : Ma mère veut me mettre au couvent. Elle veut m'interdire de te voir. Si elle savait que je suis ici. Elle viendrait me chercher. Elle ne comprend plus rien à l'amour, elle est vieille et ne pense plus qu'à l'argent. C'est la fin. Je ne peux pas vivre, c'est ce que j'ai écrit à Larisch. Sans toi, Rodolphe, je ne peux plus vivre. Ta seule existence me fera exploser le cœur.

RODOLPHE : Mary ! Pauvre petite pécheresse, on peut aussi mourir d'une inflammation du muscle cardiaque.

MARY : Pourtant, Rodolphe, pour moi, il ne peut pas y avoir d'avenir sans toi. Un avenir sans toi serait le néant. Alors j'ai décidé de nous tuer. C'est la fin. J'ai appris à faire de jolies révérences, Rodolphe. Ne pas glousser, Rodolphe. Rodolphe. Adieu.

RODOLPHE : Mary. S'il te plaît. J'ai dilaté ma vie pour penser à toi, et il y a à peine dix minutes de mon existence où je n'ai pas pensé à toi, Mary, s'il te plaît, je te déire tellement, que j'aurais préféré me mettre de la glace dans les entrailles, Mary, mon père ne veut pas se rendre compte que je suis un être d'exceptions qui a besoin de circonstances exceptionnelles. Il a toujours travaillé contre moi. Maintenant il faut qu'il travaille pour moi. Mary, le peuple m'est encore étranger, mais je veux me familiariser avec lui. Mary, regarde comme je souffre.

MARY : Pardonne-moi, Rodolphe. Je t'aime. Nous nous retrouverons au paradis. Pan pan. (*Elle tire mais le revolver n'est pas chargé.*)

RODOLPHE : Vide.

MARY : Ooh, diable que tu es vieux.

RODOLPHE (*la prend dans ses bras*) : Mary. Mary ma colombe. Le ciel reste incompréhensible. Il ne cesse de s'amenuiser. Et nous ? Si nous étions un obstacle à nous-mêmes ? S'il valait mieux pour nous de ne pas exister ? Je ne sais pas. L'homme doit se trahir lui-même pour pouvoir se supporter. Chaque homme est le désordre qu'il tente d'ordonner. Moi aussi je voudrais tellement une autre vie, j'aimerais tellement être quelqu'un d'autre. Il faut que tu dormes, maintenant, Mary, plus que les autres. Il faut que tu dormes.

MARY : Tu m'envoies en exil ?

RODOLPHE : L'endroit le plus productif pour tirer une balle me semble être la tête, ça va assez vite, on passe à travers comme de la purée de pommes de terre. Et ce qu'il y a de très bien, quand on est éparpillé, à l'infini, que le cerveau comme le crâne a explosé en mille morceaux, on ne peut plus vous faire de funérailles officielles, ils ne peuvent plus vous montrer, ni dans la crypte des capucins ni dans la cathédrale Saint-Etienne. C'est la mort, c'est fini. (*Plus tendre.*) En revanche, l'endroit le plus productif pour un coup de couteau c'est le ventre. On est tout de suite dans la chair, on passe comme de la purée de petits pois.

MARY : On est déjà perdu en pensant.

RODOLPHE : Et aussi en attrapant.

MARY : En ne cessant de suffire, jusqu'à ce que ce soit assez suffisant, que ça suffise.

RODOLPHE : Ça se dissout, l'importance se perd.

MARY : Je vois une marée, une mer, et une ascension, une ascension et une ascension, plus haut, à monter plus haut qu'on ne peut. Un goût salé. Rodolphe. Oh. Jusqu'aux os. Je suis. Tellement heureuse. Jusqu'aux os. Je vois. Je vois un monde merveilleux, avec un diamant au-dessus. Et un Loschek. Oh.

(*Silence. Loschek est dans la chambre.*)

RODOLPHE : Lochi ?

LOSCHEK : Salut. Pardonnez-moi. Pardonnez-moi, mais ce télégramme. J'ai pensé que ça urgeait j'ai pensé. C'est marqué dessus d'ailleurs.

RODOLPHE : C'est un très invraisemblable exemplaire de colossal imbécile.

LOSCHEK : Merci beaucoup. Au revoioioir.

RODOLPHE : Il est saoul ?

LOSCHEK : Ah non pas ça s'il vous plaît. En tous cas pas comme Brochet le mois dernier où il prétend avoir vu l'impératrice en solo avec une tête détachée.

RODOLPHE : Quoi ?

LOSCHEK : C'est exactement ce que Brochet a pensé. Il a dit : je me fais baiser. Du moins il a tellement bu après que le lendemain il s'est réveillé à l'hôpital général. Et en réfléchissant il a remarqué que son front était plein de croûtes de sang.

RODOLPHE : Quoi ?

LOSCHEK : C'est exactement ce que Brochet a pensé. Il a dit : je me fais baiser. Au nom du ciel, je ne me suis pas mis dans une querelle ? Il y a quelque chose qui ne va pas ? Il y a des morts ? Dans le lit à côté de lui il y a un prof de religion qui disait tout le temps : vous trouvez, vous aussi, qu'il est temps d'un grand retournement ? C'est un signe. Regardez-vous,

retournez-vous, avant qu'il ne soit trop tard. Et au milieu de tout ça, Brochet, l'autre et le retournement, le poisson. Il est juste retourné à la maison.

RODOLPHE : Dehors !

LOSCHEK : C'est exactement ce que Brochet a pensé. Il a dit : je me fais...

RODOLPHE : Lochi. La sortie. Je ne veux plus le voir ici.

LOSCHEK : Pardonnez-moi.

RODOLPHE : Une dernière chose. Je ne veux voir ici personne, personne, même si c'est l'empereur en personne, c'est clair. Même si la lune tombe du ciel ou si la guerre éclate.

LOSCHEK : Très bien.

MARY : Il est de qui, ce télex ?

RODOLPHE (*le déchire*) : De ma mère. (*Pendant l'apparition Rodolphe et Mary se mettent à l'aise, ils mangent du rôti, boivent et s'embrassent. Ou bien sont-ils drogués ?*)

SISSI (*sous forme d'apparition, réalise un Heinrich Heine, peut-être avec de la viande hachée, des sacs d'urine, des petits tuyaux*)

Mio ? E cosi. Quelle vie. Monsieur Heinrich Heine obtint son premier pontage en décembre 46. Buon giorno. Ça va recommencer, dit monsieur l'empereur, le médecin-chef traitant. En 53 son rein droit ne fonctionnait plus à cause d'une pression sanguine devenue incontrôlable et on a dû l'enlever. E cosi. Come vai ? Ça va recommencer. Bene. On lui prescrivait de plus en plus de médicaments de même qu'à ses amis hongrois. A Lei ? Il était frustré. Quelle vie. Come vai ? Ça va recommencer, avait dit monsieur l'empereur, le médecin-chef. E Lei. En avril 54 on a dû poser à Heine un quintuple pontage, opération pendant laquelle il fut atteint d'hépatite pendant une transfusion. Bene. Ça va recommencer. A partir de ce moment, la santé de Heine fut en chute libre. Buena sera. Suite à une hanche brisée il dut s'arrêter de jouer ponctuellement du piano. Une fracture incurable du bras mit fin à son écriture. Allora. Et une fois qu'en 1855 il fut opéré de la cataracte et son diabète commença à le faire souffrir des nerfs. Va bene. Ça va recommencer. De la patience mia amica. Come vai ? Va bene e tu ? Ses médicaments pour le cœur et les reins endommagèrent alors son système nerveux. Sous ses pieds se mit en place un brasier que sa fiancée devait éponger tous les jours avec des cotons-tiges. Ça va recommencer. Bene. Mais au contraire, il ne pouvait même pas compter sur le sommeil qui le libérait de temps à autre. O là là. Sa Hongroise ne supporta bientôt plus qu'il se tourne et se retourne et ne cesse de se lever pour aller aux toilettes. Elle avait besoin de calme. Heine passa le reste de sa vie dans la chambre d'amis. En plus il devint incontinent. Merda. D'abord il était trop fier pour porter des couches et des bandes mais bientôt il fut obligé de l'accepter. Tout ce qu'il arrivait à dire était : ce n'est pas une vie. No. Ça va recommencer, dit François-Joseph, le médecin-chef soignant. Va bene. Même si Heine dut ensuite utiliser un fauteuil roulant, ça ne l'empêcha pas de tomber tout le temps. Sfacciato. Suite aux chutes et au diabète, ses bras étaient surchargés de croûtes et de bleus. E Lei. Ça va recommencer. En septembre 55 les médicaments qui avaient précédemment empêché que le liquide s'amasse dans les tissus cessèrent d'être efficaces. C'est gonflé, avec environ six kilos de liquide supplémentaire dans le corps, luttant pour reprendre sa respiration, que Heinrich Heine entra à l'hôpital Rodolphe. E cosi. Il y apprit que le rein qui lui restait ne fonctionnait

plus. O là là. Il ne lui restait plus que la dialyse. No. Apparemment, elle fut très vite efficace. Mais Heinrich Heine que j'aime comme mon propre fils, Heinrich Heine ne fit comme seul commentaire que : ce n'est pas une vie. No. Alors le personnel de l'empire kk tomba d'accord qu'il était mélancolique, lui prescrivit des anti-dépresseurs et lui ordonna de consulter un psychiatre. Porque. Ça va recommencer. Une fois qu'il fut transféré dans la clinique Reha, on commença à lui faire faire de la gymnastique. Uno, due, tre. On se rendit compte que suite à plusieurs accidents cérébraux mineurs, Heinrich Heine était incapable de marcher. On le laissa pourtant sortir. Uno, due, tre. Il voulut interrompre la dialyse, afin que les toxines s'annuleraient dans son sang, il tomberait lentement dans un profond sommeil et mourrait. Il voulait encore donner une grande fête, et fumer un havane pour la dernière fois. Bene. Lorsque sa mère entendit ce projet, elle s'effondra. Les blessures de ses plantes de pied le faisaient tellement souffrir que les personnel soignant kk avait organisé une consultation chez un spécialiste vasculaire, qui diagnostiqua aussitôt une gangrène diabétique. Merda. Il ne supporterait pas l'amputation, qui aurait pu apaiser sa douleur. Quelle vie. Come vai ? Les douleurs s'aggravaient. Quatre jours plus tard, lorsqu'on le transporta dans l'hôpital attaché à un brancard, l'empereur François-Joesph fit remarquer, après avoir constaté un coma diabétique, qu'il avait déjà vu Heinrich Rodolphe Heine en meilleure forme. Ecco. Mais n'ayez pas peur, ça va s'arranger. Tout concorde. Va bene. Rodolphe Heine n'arrivait alors plus à parler, mais il faisait comprendre en serrant la main, quelle vie. Finissons-en. Buena sera. Mais on, tous les autres étaient de la faculté impériale de « ça va s'arranger ». Conformément aux ordres les infirmières ne lui ont pas accordé son ultime souhait, de boire quelque chose. E cosi. Parce qu'il aurait pu aspirer le liquide et étouffer, ont-elles dit. Bene. Qu'est-ce que c'est que cette vie, pensait quelque chose dans Heinrich Rodolphe Habsbourg Heine, avant qu'ils disparaissent. Ecco. L'empereur l'a tué. Son propre fils. L'empereur a fait tuer son fils unique. Va bene.

MARY : Cette robe, tu as vu cette robe. De la soie pure. Bizarre. Je veux dire, les chaussures n'allaient pas avec, absolument pas.

RODOLPHE : Ma mère a commencé par être un immense pays, mais maintenant elle n'est qu'une tache minuscule sur ma tête. Quand elle me démange, je me gratte.

MARY : Une féministe.

RODOLPHE : Plutôt une spirite. Le féminisme n'existe pas encore.

MARY (*en trinquant bruyamment*) : Allez, Rodolphe, offre-nous encore un vermouth.

RODOLPHE (*lui en sert un*) : Je vais sonner Brochet, est-ce qu'il doit te ramener à Vienne avant la tempête.

MARY : Non, non. Ne me mets pas dehors. Ne prends pas ton élan depuis l'extérieur.

RODOLPHE (*regardant par la fenêtre avec une longue-vue*) : Cette Basse-Autriche. Partout des gens fatigués, qui n'attendent rien. Partout les enfants sont engloutis par l'école, des moineaux tombent des toits en fondant comme de la neige.

MARY : Mon cœur est déjà bourré. S'il te plaît. Ne me mets pas dehors.

RODOLPHE : Peut-être est ce le destin de la tranquillité de rester où est l'agitation. Peut-être cette lune glacée tournera-t-elle autour de la terre jusqu'à ce que suffisamment de glace se soit amassée dans l'univers pour former une nouvelle lune. Peut-être ai-je le sentiment que depuis que je te connais, tu es la seule que j'aime, dont j'ai besoin, et que tu dois toujours être à mes côtés, ma colombe.

MARY : Rodolphe. Tout d'un coup, tu as les yeux fixes, vissés.

RODOLPHE : Si la lune arrive un jour relativement près de la terre, alors les effets seront tellement immenses que les océans formeront un bourrelet circulaire, que des masses d'eau gronderont tout autour de la terre, en noyant tous les vivants. Tout le monde a peur de la vie. Mais de la mort ? A ton avis, elle est comment, la mort ? Je pense que c'est une petite handicapée perverse et lubrique à qui il manque une main. Mais pour compenser elle a une bosse, et un pénis dans l'aisselle. Et elle te caresse les cheveux avec, en disant : ça y est, je suis là maintenant. Tu peux jeter tous tes cachets d'aspirine par la fenêtre.

MARY : Rodolphe, bois encore un vermouth.

RODOLPHE (*charge le pistolet et joue avec*) : Pour des raisons tectoniques la trajectoire de la lune est de plus en plus étroite. La lune rattrape rotation de la terre, les jours se font plus courts, jusqu'à ce qu'on prenne la tangente du coup de feu, jusqu'à la destruction de toute vie. Peux-tu penser que dans à peine quelques heures le médecin administratif docteur Privation examinera ton crâne avec un télescope.

MARY : Arrête, tu me fais peur.

RODOLPHE : Tu veux que j'appelle Brochet ?

MARY : Non.

RODOLPHE (*la met en joue*) : J'aime le peuple, les Autrichiens, mais les individus, les individus isolés me dégoûtent. Souvent je me sens follement poursuivie, poussé comme un bloc de granit dans la terre – un tombeau. J'ai le sentiment, depuis que je te connaît que tu es la seule que j'aime, dont j'ai besoin, et que tu dois toujours être à mes côtés, Mary, ma colombe. Même dans la mort.

MARY : Mais je ne veux pas. Si elle est horrible ? Si c'est un gnome mal dégrossi, pervers, lubrique, avec un moignon à la place du bras. Rodolphe ? Si elle est impossible à regarder ?

RODOLPHE (*l'embrasse*) : Tu es jeune, Mary, c'est plus facile de mourir. Pense à quelque chose de beau. (*Il l'embrasse à nouveau, tire, la tue mais elle continue de vivre.*)

MARY : Maintenant, c'est maintenant que tu m'as tuée, Rodolphe. Tu m'as tuée. Mais je ne suis pas du tout, pas du tout morte. J'ai appris à bien parler et à m'habiller. Mais je n'ai pas appris à être morte. Rodolphe ? Je vois la mort, ses joues avachies ressemblent à une bourse ratatinée. C'est toi la mort, Rodolphe. Rodolphe, je ne veux pas souffrir, Rodolphe, je ne veux pas souffrir, je veux aller au paradis, dans le grand gloussement, Rodolphe.

RODOLPHE : Hein ? Tu n'es pas morte.

MARY : Mais je vais être morte, Rodolphe. Ne me laisse pas seule, ça me fait horreur. Je vois la mort. Horrible comme les impôts.

RODOLPHE (*braque le revolver sur lui*).

LOSCHEK : Salut. Tout va bien ?

RODOLPHE : Dehors !

LOSCHEK : Excusez-moi. Je pensais que ça baisait, Brochet a aussi entendu des bruits de baise, on se fait baisé, il a dit, ça baiserait maintenant, j'ai pensé, il faut que j'aille vérifier, si c'était un délire de baise de Brochet ou si ça avait vraiment baisé.

MARY : Le monde est plein de bousiers qui transforment le monde en un champ d'orties.

LOSCHEK : Qu'est-ce que vous voulez dire ?

RODOLPHE : Dehors !

MARY : J'ai l'impression d'être dans une capsule de plongée, plongée en moi-même. Et tout autour il y a un aquarium. (*Elle rit*). Il y nage le Loschek. Le poisson Rodolphe. Et le brochet, pas cuit.

LOSCHEK : Vous ne voulez pas que j'appelle un médecin ?

RODOLPHE : Dehors. Dehors immédiatement !

LOSCHEK : Peut-être que leurs majestés ont faim ? Vous voulez que je fasse apporter des œufs et des choux à la crème ?

RODOLPHE : Dehors !

LOSCHEK : Ou alors une soupe avec des boulettes de foie ? Une pizza au jambon avec du raifort ? Du lard bien frais ?

RODOLPHE : Loschek, j'ai envie de vous foutre mon poing sur la gueule. Dehors !

LOSCHEK : Très bien. Au revoir. (*Il sort*)

MARY (*l'attire dans le lit*) : J'ai un trou dans la tête, mais pas la mort. Donne-moi ce revolver. Allez. Je la sens s'approcher, cette aubergiste en tablier vert, qu'elle me met sur la table. Elle ressemble à du nescafé. Non, je n'y suis pas encore, pas encore remplie de mort. Ça va tout doucement. Laisse-moi le temps, Rodolphe. Je vais, quand j'y serai, je vais t'absoudre. Te dissoudre comme l'eau chaude avec le nescafé quand... (*Elle meurt*).

RODOLPHE : Mary. Mary ma colombe. Non. Ne t'envole pas, ne meurs pas. Morte. (*Il plonge ses doigts dans la blessure, lèche le sang, se reprend, va chercher une éponge et un seau d'eau et la lave. [Toilette de la morte]*) Si Mary la colombe ne ressent plus que le volume sonore est sonore et si le silence commence à crier, que son cri se tait comme du silence, alors Mary la colombe est près de la vérité. Non ? Mary la colombe n'est pas assise

sur un siège et ne regarde pas par la fenêtre. Mary la colombe ne lit pas non plus le journal, elle ne regarde pas non plus la télé, et elle ne peut pas voir non plus les gens tailler des costars à la pauvre Mary colombe. Mary la colombe ne boit pas de vin non plus. Ce qui ne veut pas dire pour autant qu'elle est dans la baignoire ou sur une chaise percée. Non, elle n'est pas sur son siège et ne regarde pas non plus par la fenêtre, et pas les montagnes et encore moins le sommet de Gmunden et elle ne pense pas non plus que ce sommet, qu'elle ne voit pas du tout, ressemble de profil à Adolf Hitler, qui n'existe pas, parce qu'il ne va pas du tout avec les gens de Gmunden. Et elle ne pense pas non plus que Rodolphe dans sa castration suit son père qui lui-même allait à la suite de son père et qui en réalité n'est autre qu'une marionnette de la mère assoiffée de pouvoir, de la boulette soufflée Maria Theresia, avec plein de compote de prunes dans la pâte. Et elle ne pense pas non plus à Maximilian, le cinglé avec son château de Miramare, à la quetsche séchée Zita et aux autres crétins. Mary la colombe ne pense à rien de tout cela parce qu'elle n'est pas sur son siège à regarder par la fenêtre et qu'elle n'a pas d'assiette de fromage suisse devant elle et n'en lèche pas les trous. Elle n'est pas non plus au restaurant. Elle ne mange rien du tout. Elle n'est plus. Pas même Mary la colombe est encore Mary la colombe.

MIZZI (*en apparition de Cassandra*) : Mizzi dit toujours que toutes les filles sont assises sur leur richesse : par exemple Mizzi peut soulever des billets de banque avec sa chatte. La nature a aussi inventé des choses folles pour que les animaux et les gens ne meurent pas. Mizzi dit toujours que l'espoir est le seul péché. Il faut que l'amour soit plus que de la chaleur corporelle, plus que des mots prout-prout. Rodolphe. Il faut que tu disparaisses vite. Mizzi voit aussi les oncles de Mary, les frères Baltazzi qui arrivent avec six caisses de champagne pour t'enfoncer le crâne.

RODOLPHE : Mary la colombe n'est pas Mary la colombe. Mary la colombe n'est pas assise comme Mary la colombe, ne dit rien. Elle a juste dit, donne-moi un vermouth. Donne-moi un vermouth, a dit Mary la colombe.

STEPHANIE (*en apparition, avec un revolver*) : Des bactéries ! Peu importe aux bactéries s'il s'agit d'homme ou d'animal.

STEPHANIE (*sous forme d'apparition avec un revolver*) : Les tiques ! Les tiques s'en fichent qu'il s'agisse d'homme ou de bête. Les tiques sont des vampires. Les tiques n'aiment que l'acide butyrique, la température corporelle à 37 degrés, les princes héritiers, elles s'abaissent à aspirer les gouttelettes du prince héritier, à engraisser avec des Habsbourger. Les tiques sont des gueules de suceuses, d'horribles bêtes. Il faut les attraper sur la tête, quand elles l'ont déjà fourré dans la chair du prince-héritier, les ressortir, les réduire en bouillie, les liquider. Parce que les tiques n'ont rien pour vivre, ce sont des parasites. Des gueules de suceuses. Parce que les tiques sont une vermine qui se fichent des femmes mariées, du mariage et du bonheur, il faut que la femme fidèle les réduise à néant. Il faut qu'elle les tue. Ou les liquide. Les tiques sont des vampires, des gueules de suceuses. Et c'est comme ça que ça se passe : la femme mariée liquide la tique Mary Vetsera et l'homme qu'elle a infesté est touché, involontairement. Pan. Pan pan. Fini pour tous les deux.

RODOLPHE (*éteint toutes les lumières, litanie*) : Très fort. Monte, divine amphore, monte fort aux cieux, loin des autres sphères qui nous ont instruits et enfoncés. Monte, divine amphore, monte très fort, révèle-toi, ô raison, ta force qui crée, guide, emplit et vide, reçoit et détruit. Monte, o amphore, monte très fort, ô plénitude des étoiles, mystérieuse loi atmosphérique, toi mon créateur et mon seigneur, je veux chanter tes louanges, te reconnaître,

voire et savoir pour toujours, les étroites contraintes de la forme, de la vie, arrache la ridicule peur au règne de idées, pour moi, ni limites, ni temps ni espace. Monte euphorique, o Amphore, loi de l'ère glaciaire, monte forte et euphorique, dans l'empire divin, dans tout mon corps je sens une puissante montée, fort. Très fort. Ne pleure pas parce que tu vois l'idiotie de toute aspiration. Même en moi, ta violence, même si tout s'abêtit, elle a pourtant surgi en toi, amphore de l'univers, magnétisme de la terre, o son divin, o monte, monte, bénédiction. Fort. Monte forte et euphorique, amphore, monte dans l'euphorie, détruis-moi et reprends-moi ensuite. Fort. Monte, amphore, nuée d'Andromède, monte très fort, dans l'euphorie complète, pore après pore en cœur.
(*Fin. Noir.*)

ACTE III : LE PALAIS

BROCHET (*chante*) :
Et les pantoufles pleines de merde de vache,
Et les pantalons pleins de sable.
Le visage explosé,
Les pauvres mains arrachées.
Le cerveau a giclé comme un bouchon de champagne,
Il a sûrement pétillé, sanguinolé
Et le prince héritier est mort.
C'était notre prince héritier, notre bonheur,
Maintenant il est mort, il a une couleur de fromage,
Il n'encule plus personne
C'est déjà un cadavre, une charogne.

FRANÇOIS-JOSEPH (Trompette d'éléphant)
Je sais telle et telle chose, dit ce maître-chanteur. Il a posé une exigence. Loyauté. 40 millions de couronnes. Et si je ne veux pas que cela devienne public. Qu'est-ce qu'il y a d'écrit là, en rouge, totalement indestructible ? Il faut payer ! Et Sissi ? A propos, Sissi. Comme une planche à pain. Si au moins elle vacillait de temps en temps.

SISSI : Brr.

FRANÇOIS-JOSEPH (*Trompette d'éléphant*) : Et le maître-chanteur a raison. Vous êtes comme une urne électorale où on a le droit d'insérer une enveloppe, une fois par an. Vous sombrez toujours plus au fond, commencez à parler avec des esprits stupides et tutoyez toute la compagnie de l'au-delà. Alors que je gis dans les tranchées des sentiments où vous vous êtes introduites, à propos, je suis en vous comme dans un piège.

SISSI : Brrr

FRANÇOIS-JOSEPH (*Trompette d'éléphant*) : Maintenant dites-moi donc à quoi a tient. Pourquoi vous ne m'aimez pas ? Pourquoi ? Tout le monde même, sauf une, et c'est vous. Pourquoi ?

SISSI : Brr.

FRANÇOIS-JOSEPH (*la regarde*)

SCHRATT : Quand je le prends dans ma bouche. Quand je prends le sperme dans ma bouche, j'ai l'impression de participer à sa virilité. Les cannibales mangent le cerveau de leurs victimes comme faisaient les Grecs avec le sang du taureau. Ainsi, grâce au sang du Christ, nous participons à sa force. Je ne sais pas ce que vous en pensez, mais j'assisterais bien à des exécutions. Lécher une bite c'est comme une exécution. On n'a pas d'autre obligation.

SISSI : Répugnant. Dio moi.

FRANÇOIS-JOSEPH : Comte Hoyos ?

SCHRATT (*lui chuchote à l'oreille*) : Révérence. Révérence, jusqu'à ce que vous soyez boursoufflé.

HOYOS : Une chose horrible.

SISSI : Quoi ?

HOYOS : Rodolphe.

FRANÇOIS-JOSEPH (*Trompette d'éléphant*)

HOYOS : Rodolphe.

FRANÇOIS-JOSEPH (*Trompette d'éléphant*)

HOYOS : Rodolphe.

FRANÇOIS-JOSEPH : Rodolphe a encore exagéré ? Mon trésor refait les quatre cents coups.

HOYOS : On a empoisonné Rodolphe. A Mayerling (*Tous sont figés [avec du gel]*)

FRANÇOIS-JOSEPH : Ce n'est pas vrai, vous dites ça seulement pour bien vous placer s'il arrive autre chose. Espèce de merveilleux messenger. Espèce de menteur.

SCHRATT : Comment ?

SISSI : Fou. Au moins la moitié des hommes sont fous. Au moins.

HOYOS : Loschek a enfoncé la porte. Je n'ai rien vu. Loschek est revenu. Je ne voyais toujours rien. Deux cadavres, a dit Loschek, tout plein de sang. Bleu cyan. Je n'ai pas réussi à voir à l'intérieur. Morts. Tous les deux morts, a dit Loschek.

FRANÇOIS-JOSEPH : Deux cadavres ? C'est un scandale.

HOYOS : La baronne Vetsera. Une enthousiaste, une fan. Elle a certainement empoisonné le prince héritier.

SCHRATT : C'est atroce.

SISSI : Fou.

FRANÇOIS-JOSEPH : Mary Vetsera, ce nom n'a jamais existé ici. C'était un accident de chasse. Le pauvre Rodolphe, mon trésor est la victime d'un accident de chasse. Hoyos, ordonnez immédiatement le nécessaire. Tous ceux qui ont connu cette demoiselle Vetsera sont congédiés.

HOYOS : Mais d'après ce que j'ai vu, le prince héritier a le crâne intégralement explosé. Tout le pavillon de chasse est plein de débris d'os. Une explosion complète.

FRANÇOIS-JOSEPH (*Trompette d'éléphant*) : Alors que la grande douleur nous préserve de l'avenir. Alors c'était un suicide. Le suicide vaut mieux que l'horrible vérité. Hoyos, vous savez ce qu'il reste à faire. Faites-le, et je vous offre la ville de Drosendorf. (*Hoyos sort*). Là, j'ai les lettres d'adieux originales de Rodolphe – qu'il a rédigées il y a des mois avec une bouchère.

SISSI (*se jetant sur François-Joseph*) : C'est vous. C'est vous qui l'avez tué, votre propre fils, mon enfant. E si. Vous êtes plus dur que l'Inquisition.

SCHRATT : Ah bon. Mais je n'y crois pas. Au théâtre on raconte que Rodolphe avait des maîtresses. Et que l'une d'elle était Erni Werner dont le mari, le chasseur Werner, j'en suis sûr, a tué le pauvre Rodolphe. On devrait interdire la chasse. Premièrement parce que les chasseurs sont des lève-tôt et deuxièmement parce qu'on voit où ça mène. A une durable catastrophe chasseresse.

STEPHANIE : Qu'est-ce qu'il s'est passé ici ?

FRANÇOIS-JOSEPH : Stéphanie, j'aurais dû vous écouter.

STEPHANIE : Certainement. Mais pourquoi ?

SISSI : Parce que votre beau-père a tué votre mari. Voilà pourquoi. Il l'a laissé pourrir comme une armoire de cuisine mal vernie.

STEPHANIE : Rodolphe ? Le thermoplongeur ? Mort ? Ce n'est pas vrai.

FRANÇOIS-JOSEPH : Mon fils est mort comme un tailleur. C'est l'atteinte la plus grave qu'il aurait pu me porter. Moi, j'agonise avec moi-même. On a séparé ma dynastie de l'éternité. Les racines sur lesquelles je m'appuie se dessèchent dans mes branches coupées. Pour moi, pour moi, c'est fini. Désertion. Terminé. Je suis le dernier de ma compagnie. Terminé. Mon Dieu, si tu existes, comment peux-tu être si cruel ? comment peux-tu autant me mettre à l'épreuve. Mais allons, il faut, il faut que je fasse mon devoir. On agit bien quand on fait son devoir. Il faut continuer. Confisquer immédiatement tous les journaux. Envoyez-moi Loschek et Brochet. Et qui est déjà au courant ? Qu'on me les envoie tous. On en fera des conseillers de la cour. On construira un couvent de carmélites sur le lieu du désastre.

(*A l'arrière-plan Loschek et Brochet traversent le décor avec le cadavre de Vetsera appuyé sur un manche à balai*).

LOSCHEK : Toi, arrête.

BROCHET : Mais je n'ai rien fait.

LOSCHEK : Mais tu y a pensé. Avoue. Tu as pensé à l'enculer.

BROCHET : Et alors, c'est un péché ? Je me fais baiser.

LOSCHEK *le regarde.*

SISSI : C'est tout ce que ça vous inspire.

FRANÇOIS-JOSEPH : Pour aujourd'hui, ça me suffit de ne pas dire la même chose qu'hier et que demain. On ne se rend pas compte que les pères sont des drogués, alors qu'on prend toute la culpabilité sur nous. Mais le ministre Taaffe a probablement raison, les radicaux hongrois l'ont laissé tomber, il a compris qu'il ne pouvait y avoir qu'un seul empereur. Le service militaire. Il a probablement encore vraiment exagéré.

STEPHANIE : Peut-être qu'il s'est tué et qu'il a tué la Vetsera.

SISSI : Moi po. Heine aussi s'est tué avec sa femme.

FRANÇOIS-JOSEPH : N'importe quoi ! Repos. Un Habsbourg ne déterre pas des têtes. Même s'il aime autant Haydn, jamais. Jamais.

SISSI : Mais pourquoi a-t-on des enfants ? Tout de même pas pour qu'ils vous rende malheureux.

FRANÇOIS-JOSEPH : Les enfants peuvent encore vous rendre heureux quand on les enterre.

SISSI : Vous ne ressentez aucune douleur ?

FRANÇOIS-JOSEPH : Je sens une grande douleur se transformer en une douleur moyenne. Je sens la douleur moyenne s'évaporer en une douleur légère, puis encore plus légère, petit à petit.

SCHRATT : Souvent je suis sur scène en sachant qu'un jour aucun son ne sortira. Ça va juste s'arrêter. Deux, trois.

Epilogue

HOYOS (*enlève sa barbe, on reconnaît Rodolphe*) : Mizzi ! Mizzi, tu es prête ? J'ai l'argent. 40 millions de couronnes autrichiennes. En Amérique du Sud, il paraît qu'il y a des oiseaux, des oiseaux de toutes les couleurs, des oiseaux qui parlent, aussi. L'Amérique du Sud est un parc naturel pour les oiseaux. Et il doit y avoir des volières, et des indigènes, pas des imitations. Qui gardent le parc naturel. Et tout cela, c'est notre œuvre. Mizzi. Nous vivrons là-bas comme des oiseaux, libres, anonymes, sans cérémonies – comme les sauvages. Nous volerons. Nous nous élèverons pour voir le monde en tout petit, petit, tel qu'il est vraiment.